

CHAPITRE 5

Le témoignage des continuateurs

L'histoire, et en fait l'Église, considère trois périodes dans les débuts de la chrétienté. Elle distingue les temps apostoliques qui vont de la mort de Jésus à la destruction de Jérusalem en 70, puis la période des Pères apostoliques, ces premiers continuateurs qui ont vécu au contact des apôtres, et enfin les Pères de l'Église. L'éloignement progressif dans le temps rend ces « filiations » plus ou moins hypothétiques. Il en est de même de la transmission du message.

Nous ne disposons d'aucun renseignement historique solide concernant les tout premiers continuateurs, à savoir les disciples de Jésus qui se retrouvent désemparés par sa disparition soudaine de leur maître. Bien que l'Église se qualifie d'apostolique par référence à ces disciples Jésus dont elle se prétend héritière, on ne peut que constater que la moitié d'entre eux ne sont connus que par la seule présence de leur nom dans une liste. Et à y regarder de plus près, il est même difficile d'établir cette liste sans recourir à différentes assimilations. Même si l'on s'en tient aux évangiles et aux Actes des apôtres, les événements qui suivent immédiatement la disparition de Jésus sont difficiles à reconstituer. Le chapitre 21 de l'évangile de Jean nous présente les disciples retournant au lac de Tibériade pour se livrer à leur activité habituelle, la pêche, et qui ne semblent pas prendre toute la mesure de l'importance de la résurrection. Ils sont si peu attentifs qu'ils ne s'aperçoivent même pas que Jésus se trouve parmi eux. Les Actes des apôtres nous livrent un récit très différent, dans lequel Jésus les enjoint à rester près de Jérusalem et leur annonce le baptême de l'Esprit, avant de s'élever au Ciel. Tout ce que l'on peut en dire c'est que cela débiterait plutôt mal si ce n'était l'étrange verset Ac 1,6 à tonalité historique qui nous donne une indication forte *Alors les apôtres réunis lui dirent : Seigneur, est-ce en ce temps*

que tu rétabliras le royaume¹ pour Israël ? Ces premiers temps apostoliques sont totalement inconnus de l'histoire, si ce n'est par quelques bribes de Flavius Josèphe qui évoque la mort de Jean de Zébédée en 42. Le destin des autres disciples est inconnu, même souvent de l'Église. C'est dans ce vide que de nombreux auteurs vont s'engouffrer, longtemps après, afin de reconstituer à tous ces personnages une vie merveilleuse suivie d'une mort spectaculaire, notamment celle de Pierre à Rome sous Néron, même si elle a toutes les chances d'être légendaire, y compris sa présence à Rome.

La génération des Pères apostoliques qui suit immédiatement est assez mal connue. En raison de l'éloignement des événements, il n'est plus question de nous renseigner sur la vie et le personnage de Jésus, mais plutôt sur ce que l'on disait de lui dans le siècle qui suivit. Elle nous laisse quelques indications sur l'état du dogme, les idées véhiculées à l'époque, ainsi que les rares documents sur lesquels on se fondait alors. Par leur intermédiaire, il est possible de tenter de reconstituer une partie de l'histoire des sources et de les comparer avec la chronologie avancée par l'Église. Car une fois de plus, les lacunes de l'histoire qui nous renvoient aux textes du Nouveau Testament. On comprend ainsi les raisons des pathétiques efforts de tous ceux qui s'efforcent de nous démontrer qu'ils ont été écrits très tôt, au plus près des événements qu'ils relatent, et s'appliquent à réduire l'écart que nous constatons entre les dates théoriques de rédaction et celles des plus anciens documents disponibles. La source indirecte que constituent les témoignages des Pères apostoliques pourrait nous renseigner davantage : si des documents tels que les lettres de Paul et les évangiles ont bien été écrits aux dates généralement avancées, ils ont dû être cités à l'appui de leurs différentes démonstrations par ces auteurs qui n'ont pu les ignorer vu leur importance. Après avoir recherché la date du plus ancien évangile, puis du plus ancien fragment, il nous faut maintenant trouver les plus anciennes citations ou mentions des évangiles et des autres textes du Nouveau Testament.

Pour les historiens, cette question ne se pose plus à partir de la fin du deuxième siècle, car les documents et témoignages qui nous sont parvenus commencent à devenir nombreux, même s'il est difficile de les dater avec exactitude et de déterminer dans quel ordre et selon quel processus ils ont été

¹ Ce verset présente la notion classique du christ-messie, dans un vocabulaire paulinien caractérisé par l'utilisation du mot apôtre pour désigner les disciples. Dans les premières communautés chrétiennes, Jésus était-il bien considéré comme un messie libérateur (notion juive) plutôt que comme un Christ ressuscité rédempteur (notion paulinienne) ? On peut considérer que ce verset appuie le vocabulaire des Actes où Jésus est systématiquement qualifié de Nazôréen.

établis. À la fin du II^e siècle, ils attestent de l'existence des quatre documents évangéliques. Les témoignages considérés comme « sûrs », qui sont généralement allégués sont le canon de Muratori, écrit selon les auteurs entre 170 et 200, et à la même époque, le *Diatessarôn* de Tatien autour de 172. Irénée mentionne pour la première fois l'existence des quatre évangiles, avec leurs auteurs attribués, vers 185. Pour peu que ces dates n'aient pas été artificiellement vieillies², les évangiles sont donc connus à cette époque, et semblent assez bien établis pour qu'on les préfère à la soixantaine d'apocryphes qui étaient leurs concurrents et que l'Église citait régulièrement au cours du II^e siècle. Sans doute fait-il également partie de la tradition que ces documents étaient déjà anciens. Pour encadrer plus précisément cette période sensible, il faut noter que Justin les ignore encore en 160 et s'appuie sur les *Logia* pour bâtir sa vie du Christ. Il emploie d'ailleurs l'expression *mémoire des apôtres et de leurs disciples*. On peut raisonnablement penser qu'un important travail de compilation et de recomposition a été effectué entre ces deux dates. Mais les plus sceptiques pourront s'interroger avec quelques arguments sur le cas de Tertullien. Après avoir constaté le mutisme du premier siècle, regardons les premiers auteurs et témoins du deuxième, et ce qu'ils nous apprennent.

Clément de Rome

Nous connaissons Clément par Irénée qui nous apprend qu'il aurait connu les apôtres. On aurait plutôt préféré l'apprendre de l'intéressé. Selon l'Église, Clément fut évêque de Rome entre 92 et 101, et troisième successeur de saint Pierre. Il jouissait d'une grande considération dans l'antiquité chrétienne, en particulier de la part de l'Église syriaque qui tenait son épître aux Corinthiens pour un texte sacré. Cette lettre figure même dans le codex Alexandrinus, un écrit du Ve siècle plus tardif que ses plus proches concurrents. Le prestige qui entourait Clément a aussi conduit à une importante production de faux pseudoépigraphiques : la seconde lettre de Clément aux Corinthiens³, très différente de la première et à l'évidence très postérieure, vingt-huit homélies *Pseudo-Clémentines* et dix livres de *Reconnaisances*. La première épître, *Prima Clementis*, est un texte relativement important, de 46 pages en format

² En 197, l'Apologétique de Tertullien ne cite pas l'existence des quatre évangiles et manque ainsi une belle occasion de confirmer Irénée, tout en faisant savoir aux lecteurs que l'existence miraculeuse de Jésus est abondamment et anciennement attestée.

³ Cette lettre apocryphe est aussi présente dans l'Alexandrinus, avec les Odes de Salomon.

poche, qui selon les auteurs peut être daté des années 95-96 jusqu'au début du IIe siècle⁴.

D'après cette lettre qu'il adresse à l'Église de Corinthe, Clément ne semble pas connaître l'existence des évangiles canoniques en tant que documents, alors que trois d'entre eux sont censés être écrits, notamment Marc, depuis trente ans. Pour un évêque de Rome que la tradition catholique revendique comme son quatrième pape, c'est étonnant, d'autant que l'évangile de Marc est réputé avoir été écrit à Rome d'après les souvenirs de Pierre. Comme l'indique France Quéré dans sa traduction du texte⁵, Clément semble connaître Jésus non par les évangiles, mais plutôt par des sources non canoniques. Il cite plus d'une centaine de fois l'Ancien Testament, surtout Isaïe et les Psaumes, ce qui surprend de la part d'un Romain écrivant à des Grecs. Un peu moins de psaumes et davantage d'éléments sur les personnages et les textes fondateurs aurait été plus pertinent. Clément semble issu du milieu du judaïsme hellénistique et du christianisme paulinien. Ses références aux textes juifs sont parsemées de tournures stoïciennes. Il cite pour *Écritures* des textes perdus de type *midrash*. En 67,2, il nous livre une profession de foi trinitaire dont le caractère anachronique est des plus suspects. Mais il ne nous soumet qu'une dizaine de citations tirées de textes du Nouveau Testament, qui proviennent pour la plupart des épîtres de Paul, notamment 1 Co, 3,1-4, sans doute parce que les Corinthiens auxquels il écrit ont un long passé avec Paul qui leur a rendu visite à plusieurs reprises et peut quasiment être considéré comme le fondateur de leur Église. Pour ce qui est des rares références aux évangiles, il cite un texte présent dans Matthieu et Luc :

13.1. Rappelons-nous surtout le propos que tint le Seigneur Jésus pour nous apprendre l'équité et la bienveillance : 2. soyez miséricordieux, dit-il, afin d'obtenir miséricorde. Pardonnez afin d'être pardonnés ; comme vous agissez, ainsi agira-t-on avec vous. Comme vous donnez, on vous donnera. On vous jugera comme vous jugez ; selon le bien que vous ferez, on vous fera du bien. De la mesure dont vous mesurez, on vous mesurera « .

*Mt 6-14, 15 ; 7-1,2 ; Lc 6,31 et 36-38 ; Mc 4,24*⁶

Ces propos seront repris par Polycarpe, Justin et Clément d'Alexandrie. S'agit-il d'une citation des évangiles dans une version différente, d'un évangile

⁴ Certains chercheurs avancent 80, d'autres vont jusqu'à 140

⁵ France Quéré —Les Pères apostoliques - Ed. du Seuil

⁶ Toutes ces notions qui relèvent des textes de sagesse devaient être très répandues puisqu'elles ont une correspondance dans la source Q et l'évangile de Thomas.

primitif ou apocryphe de type synoptique, ou d'un élément de tradition orale qui pouvait circuler à l'époque ? Toujours est-il que Clément n'indique pas que le propos qu'il cite provient d'un évangile. On peut penser que s'il avait disposé réellement des textes de Matthieu et de Luc, il nous aurait proposé davantage de citations et se serait fait un devoir de mentionner la haute qualité de ses sources.

Clément reprend le thème de l'envoi des apôtres en mission qui correspond aux finales de Matthieu, Marc et Jean (Mt 28,10-20 ; Mc 16,15 ; Jn, 20, 21). En dehors de cette référence, il ne connaît ni Marc ni Jean, ce qu'on peut admettre pour ce dernier qui à cette époque est à peine écrit, mais pas dans le cas de Marc. Les éléments qu'il cite ne sont pas rédigés dans les termes des évangiles tels que nous les connaissons aujourd'hui⁷. Une autre citation qui concerne Jésus provient d'un texte qui nous est inconnu :

46.7. Rappelez-vous les paroles de Jésus notre Seigneur : 8. "malheur à cet homme-là, a-t-il dit, mieux vaudrait pour lui n'être pas né que de scandaliser un seul de mes élus. Mieux vaudrait pour lui se faire attacher une meule et jeter à la mer plutôt que de pervertir un seul de mes élus".

Il semble bien que Clément ne connaisse quasiment rien de Jésus dont il ne parle presque jamais. Son discours est très paulinien, notamment dans la forme, l'introduction et la conclusion. Il cite volontiers Jésus-Christ et sa résurrection, selon une terminologie caractéristique de Paul, mais quasiment absente des évangiles ainsi que nous le verrons. Il reprend l'obsession de Paul concernant le devoir d'obéissance des femmes, dont on aura de la peine à trouver une référence dans les propos de Jésus :

1.3 Aux femmes, vous prescriviez d'accomplir toutes leurs tâches d'un cœur plein de pureté, de sérieux, de droiture, et d'aimer leurs maris ainsi qu'il convient : vous leur appreniez aussi, sans enfreindre la règle de la soumission, à diriger leur maison avec dignité, et à rester toujours discrètes. », et 21.6 « ... respectons nos chefs, honorons les anciens (...) dirigeons nos femmes dans le bon chemin. 7. Qu'elles fassent paraître l'aimable habitude de la chasteté, qu'elles prouvent leur sincère attachement à la douceur, qu'elles marquent par leur silence qu'elles savent contrôler leur langue, qu'elles exercent une charité sans parti pris », etc.

Il partage également les opinions de Paul sur le respect dû aux autorités et au pouvoir établi :

⁷ On sait désormais que de tels propos sont largement antérieurs à l'époque de Jésus et qu'ils figurent en bonne place dans des textes esséniens de Qumrân.

Rends-nous soumis à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur toute la terre.

Son témoignage sur son prédécesseur saint Pierre est vite expédié :

5.3. Jetons les yeux sur les saints apôtres. 4. Pierre, à qui une ignoble jalousie infligea non pas une ou deux, mais cent épreuves ; et lorsqu'il eut accompli son martyre, il parvint au séjour de gloire qui l'attendait.

De la part d'un personnage que l'Église revendique comme son quatrième pape et évêque de Rome, c'est bien peu de renseignements sur le premier fondateur, le tout dans un texte assez long où il n'hésite pas à s'étendre sur des éléments de bien moindre importance. Il en est de même à propos de Paul :

5.5. L'envie et la discorde montrèrent, en la personne de Paul comment on remporte la palme du courage. 6. Sept fois emprisonné, banni, lapidé, devenu un héraut à l'Orient et à l'Occident, il reçut pour prix de sa foi une gloire éclatante. 7. Quand il eut annoncé la justice au monde entier et atteint les bornes de l'Occident, il fut supplicié devant ceux qui gouvernaient ; il quitta alors ce monde et gagna le séjour sacré. Suprême modèle de courage !

Tout cela manque d'un minimum de précision alors que ces événements dramatiques sont censés s'être produits récemment sous Néron, Clément étant alors contemporain des faits. Le texte se poursuit ainsi :

6.1. Ces hommes ont vécu dans la sainteté et ont été rejoints par une foule d'élus qui, victimes de la jalousie, souffrirent d'innombrables outrages et supplices.

L'insistance surprenante de Clément sur le thème de la jalousie suggère un fort climat de concurrence. On aurait préféré lire que la communauté chrétienne fut alors gravement persécutée pour avoir été accusée par Néron d'avoir incendié Rome. Il est donc regrettable que Clément ne nous fasse pas bénéficier de son érudition concernant Jésus, les évangiles, les apôtres et l'état de la communauté chrétienne à son époque. Car il sait fort bien disserter sur les sujets qu'il maîtrise, comme par exemple l'histoire du phénix :

25.1 — Considérons l'étrange signe qui survient dans les pays de l'Orient, en Arabie, je veux dire. 2. Il existe là-bas un oiseau appelé le phénix. Il est seul de son espèce et il vit cinq cents ans. À l'approche de sa mort, il se construit avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates un lit où, son temps accompli, il se couche et meurt. 3. De sa chair en putréfaction naît un ver qui se nourrit du cadavre de l'oiseau et se couvre de plumes. Devenu fort, il soulève le lit où gisent les os de son ancêtre, et emporte son fardeau d'Arabie en Égypte, jusque dans la ville nommée Héliopolis. 4. Là, en plein jour, au vu de tous, il s'envole vers l'autel du soleil, y dépose sa charge et s'en retourne chez lui à tire-d'aile. 5. Alors les

prêtres consultent leurs annales et vérifient qu'il est revenu après cinq cents ans révolus.

Comme on peut le constater, Clément est mieux informé sur la vie du phénix que sur celle de Jésus dont le personnage lui est à peu près inconnu. Il en parle par ouï-dire et à la manière de Paul : il est ressuscité et il faut suivre son exemple. Le Jésus qu'il nous dépeint est très *comportemental*. Le considère-t-il comme un thaumaturge, un guérisseur, un prophète, un philosophe ou un faiseur de miracles ? Il l'ignore, comme il ignore sa mère vierge et le rôle crucial du Saint-Esprit, détails qui méritaient pourtant qu'on s'y attardât. À la même époque, selon l'Église, le disciple Jean fils de Zébédée est à Éphèse et écrit à propos des noces de Cana, de la femme adultère, de la résurrection de Lazare. Il nous livre sa version de la Passion et de la résurrection de Jésus. Rien de tel chez Clément. Près de soixante-dix après les événements, ce premier témoignage est maigre et nous renvoie à Paul. De là à penser que l'inventeur d'une bonne partie du christianisme est Paul ou son école, il n'y a qu'un pas que de nombreux auteurs ont eu quelques raisons de franchir.

Ignace d'Antioche

Troisième évêque d'Antioche, Ignace est surtout connu pour avoir été victime de la persécution de Trajan qui régna de 98 à 117. Pendant le voyage qui le conduit à Rome pour y subir son supplice⁸, il écrit des lettres aux différentes Églises, dont sept nous ont été conservées, ainsi qu'une lettre à Polycarpe. Ces textes rendent compte d'un amour véritable pour le Christ et d'une forte volonté de martyr afin de l'imiter. Même si elles ne citent jamais Paul, les lettres d'Ignace adoptent elles aussi un style très paulinien. Elles insistent sur la divinité du Christ tout en combattant le docétisme qui, considérant que le Christ était un dieu, niait la réalité de son existence terrestre. Pour peu que ces textes soient authentiques et écrits aux dates avancées, ils nous apportent une information historique importante en nous révélant qu'on s'est interrogé vraiment très tôt sur la réalité de l'existence de Jésus. L'anachronisme que représente la position spéciale de l'Église de Rome dès cette époque a conduit à douter de l'authenticité des textes d'Ignace, notamment de sa lettre aux Romains. S'il est probable que les lettres ont été corrigées par la suite, il est difficile d'estimer l'ampleur de ces remaniements. Ignace est encore assez proche de la génération qui a suivi Jésus, et il ne semble pourtant pas le

⁸ On hésite encore à propos de la date : 107 ou 113.

connaître. Justin Taylor et Étienne Nodet en font la remarque et observent qu'*Ignace parle souvent du Christ, mais sans jamais évoquer d'événements précis, en dehors de condensés très proches du kérygme primitif, avec des éléments semblables à ceux figurant au Credo romain*. Pourtant, Ignace est né vers 35 en Syrie et a donc eu tout le temps d'entendre parler de Jésus, de sa vie, de ses actions et de ses discours. Pas seulement de sa résurrection.

Polycarpe de Smyrne

Selon la tradition, transmise par son élève Irénée de Lyon, Polycarpe (v.89-v.167⁹) a été établi évêque de Smyrne par l'apôtre Jean qu'il aurait connu personnellement. À ce titre, il est considéré comme un transmetteur de la tradition johannique. Il est auteur d'une *Lettre aux Philippiens*, dont une partie nous est parvenue, une autre nous étant transmise par l'inévitable Eusèbe de Césarée. Certains critiques voient deux documents fusionnés dans lesquels les problèmes de datation ne manquent pas. Tout comme Ignace, Polycarpe proclame sa foi en Dieu « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ », formule paulinienne tardive. Le *Martyre de Polycarpe* rend compte de la fin de l'évêque, en inaugurant un genre littéraire qui n'a pas tardé à devenir la norme : les actes des martyrs, dont la trame en trois temps est un ferme refus de céder à l'invitation des autorités à abjurer, suivi de l'acceptation du supplice au dénouement teinté de merveilleux. On notera juste que compte tenu de ses dates de naissance et de décès, Polycarpe appartient au petit groupe de continuateurs qui ont eu le temps de tout savoir à propos de l'histoire des textes évangéliques, de même qu'il doit être très bien informé à propos du Jésus historique et de ses disciples. Hélas, il se garde bien de nous renseigner.

Le Pseudo-Barnabé

L'épître attribuée au prestigieux compagnon de Paul est un document dont l'origine reste mystérieuse. Il a joui d'une grande considération, au point de figurer à la suite de l'Apocalypse dans le codex Sinaiticus au milieu du IV^e siècle, mais il a été écarté comme pseudoépigraphique par Eusèbe et Jérôme. La date de son élaboration est inconnue, mais pourrait remonter vers 130 s'il faut prendre en compte l'allusion à la construction du temple d'Hadrien

⁹ La fourchette de dates proposée est assez large, 69 à 89 pour la naissance, 155 à 167 pour la mort. En 1950, l'abbé Jaud se permet d'être très précis : 25 avril 167 ; Henri-Irénée Marroux penche pour le 23 février de la même année ; Henri Grégoire la repousse en 177.

à Jérusalem. On devine dans ce texte une intention de « pauliniser » des doctrines très hétérogènes, car les thèmes les plus chers à Paul sont présents, notamment la circoncision du cœur et la nécessaire soumission des esclaves à leurs maîtres.

En revanche, Barnabé ne sait à peu près rien des évangiles dont l'existence n'est même pas mentionnée. On retrouve dans l'épître quelques versets de Matthieu, isolés au milieu d'innombrables citations de l'Ancien Testament. Il y est question du Seigneur Jésus-Christ ou plus généralement du Seigneur, sans autre détail ou renseignement sur la vie du personnage de Jésus. L'auteur sait que le Seigneur a souffert pour nos âmes, a choisi des apôtres, a montré des miracles et des signes. C'est le fils de Dieu revenu dans la chair. Il a souffert sur le bois et a été abreuvé de fiel et de vinaigre¹⁰. Le texte présente une bonne illustration du style symbolique et figuratif qui caractérise les récits orientaux : Jésus est comparé à une génisse, les douze aux tribus d'Israël, les trois jeunes gens chargés de l'aspersion à Abraham, Isaac et Jacob. Tout est justifié par des symboles : la croix, le bois, l'hysope, la laine. Même la numérogologie est mise en œuvre. D'une manière générale, tout l'Ancien Testament est traité par allégorie. Des apocryphes tels que le livre d'Énoch sont cités, ce qui nous indique qu'on se trouve pleinement en milieu judaïsant dissident. L'explication de diverses interdictions est fort instructive, par exemple les vraies raisons de certains interdits alimentaires :

Tu ne mangeras pas non plus de lièvre. Pourquoi ? Cela veut dire : tu ne seras pas corrupteur d'enfants et tu n'imiteras pas les gens de cette sorte, car le lièvre acquiert chaque année un anus de plus, autant il a d'années, autant il a d'ouvertures.

Tu ne mangeras pas non plus de la hyène (...) Cet animal change de sexe tous les ans. Il devient tour à tour mâle et femelle.

Moïse a également haï la belette (...) Ne te lie pas avec ces personnes impudiques qui pêchent avec leur bouche. Tel cet animal qui conçu par la gueule.

C'est moins en raison des stupidités qu'on vient de lire que l'ouvrage a été écarté du canon qu'en raison des allusions millénaristes qu'il contient. La création en six jours signifie six mille ans¹¹, *car mille ans sont comme un jour pour le Seigneur*. Il se reposa le septième, ce qui veut dire que :

¹⁰ En écho à Ps 69,21 : dans ma soif, ils m'abreuvaient de vinaigre.

¹¹ L'idée a été reprise par les témoins de Jéhovah.

Lorsque le Fils sera venu mettre fin au temps de l'injustice, juger les impies, métamorphoser le soleil, la lune et les étoiles, alors il chômera pleinement le septième jour.

La critique vis-à-vis des juifs est très vive. Non contents d'évoquer leurs pratiques rituelles dans une opposition paulinienne entre la loi du Christ et la loi écrite, les juifs sont accusés d'avoir mis leur espérance dans un édifice plutôt que la mettre en Dieu, ainsi que de pratiquer des cultes qui « *ne différaient pas beaucoup des cultes païens* ». La destruction du Temple est évoquée, mais est-ce par référence aux événements de 70 ou aussi à ceux de 135 ?

Dans une deuxième partie, l'épître de Barnabé reprend la doctrine des Deux Voies, mais dans des termes différents de ceux de la Didachè (cf. infra). Il n'est plus question de la vie opposée à la mort, mais de la lumière opposée aux ténèbres, un thème dualiste très présent à Qumrân. Cette deuxième partie est si différente de la première qu'elle pose inévitablement la question de la composition de l'œuvre, et de la nature des sources qui ont été compilées.

Papias d'Hiérapolis

Eusèbe de Césarée, citant Irénée, nous présente Papias, auteur vers 130 de cinq livres de *Commentaires sur les paroles* (logia) *du Seigneur*, ouvrage évidemment perdu, sinon détruit. Dans ce témoignage de deuxième main, il est question des évangiles dans des termes assez vagues :

Matthieu réunit en langue hébraïque¹² les paroles (logia) de Jésus, et chacun les interpréta comme il en était capable.

À propos de l'évangile de Marc, Papias nous dit, presque sur la défensive :

Marc qui était l'interprète de Pierre a écrit avec exactitude, mais pourtant sans ordre tout ce dont il se souvenait de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur. Car il n'avait pas entendu ni accompagné le Seigneur, mais plus tard, comme je l'ai dit, il a accompagné Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements selon les besoins, mais sans faire une synthèse des paroles du Seigneur. De la sorte, Marc n'a pas commis d'erreurs en écrivant comme il se souvenait. Il n'a eu en effet qu'un seul dessein,

¹² À propos des tournures sémitiques repérées par Érasme (1518) dans l'évangile, Théodore de Bèze avait objecté dès 1556 que Dieu ayant dicté lui-même à l'écrivain les mots dont il doit se servir, admettre des imperfections revient à en faire porter la faute au Saint-Esprit ce qui est inconcevable. D'autres nièrent simplement qu'il y eût des sémitismes dans le texte grec. On inventa pour la circonstance une langue spéciale, la langue hellénistique qui n'était parlée que par le Saint-Esprit.

celui de ne rien laisser de côté de ce qu'il avait entendu et de ne tromper en rien dans ce qu'il rapportait.

Une telle affirmation surprend, car on reproche au contraire à l'évangile de Marc d'être trop ordonné, groupant ici les discours, là les miracles, sans grand souci pour la chronologie. Si on fait confiance à Papias sur l'exhaustivité de Marc, on s'étonnera alors qu'il ait oublié de signaler l'omission de la naissance à Bethléem via les œuvres du Saint-Esprit. Non seulement Papias se montre bref à propos de Marc et Matthieu, mais il ignore les deux autres évangiles. Pourtant celui de Luc est contemporain de Matthieu et donc censé être écrit depuis une bonne soixantaine d'années. Il ne semble pas connaître non plus d'autres écrits du Nouveau Testament dont aucun n'est cité. L'oubli de l'évangile de Jean pose un sérieux problème, car cet évangile est réputé avoir été rédigé à Éphèse. Or Hiérapolis est toute proche et Papias en est l'évêque. De plus, il est réputé appartenir à l'école johannique. Enfin, il place dans la bouche de Jésus des propos qu'on retrouve dans l'apocalypse de Baruch, un apocryphe juif postérieur à la destruction du second Temple.

Il est justifié de s'interroger sur les circonstances de la disparition de l'œuvre de Papias, y compris à l'état de citations, et se demander quel était leur contenu et qui furent les témoins du personnage. Car dans la suite du deuxième siècle, Justin, Irénée et Tertullien ont totalement ignoré Papias et son œuvre, de même que les autres pères de l'Église. Eusèbe évoque Papias au travers des miracles attribués aux deux filles de l'apôtre Philippe, alors que la présence de Philippe à Hiérapolis est très certainement légendaire. Il est brièvement cité au Xe siècle par Agapios, lui-même originaire d'Hiérapolis, et dont l'œuvre dépend en grande partie d'Eusèbe. Au total, ce personnage inconnu de l'histoire nous livre des témoignages embrouillés et de troisième main. Il tient lui-même ses informations de *presbytres* ou anciens, témoins des apôtres, notamment Aristion et Jean le presbytre qui nous sont également inconnus. Il ne cite ni Paul ni ses épîtres. Mais en dépit de toutes ces incertitudes, Papias sert toujours de point d'ancrage à la tradition évangélique.

Justin martyr

Vers l'an 150, en écrivant son *Apologie* du christianisme à l'attention de l'empereur, Justin décrit le supplice de Jésus :

Après l'avoir crucifié, ils tirèrent sa robe au sort, et ses bourreaux se la partagèrent, et il ajoute : vous pouvez lire tout ce récit dans les actes de Pilate.

Apologie, 35

Ce témoignage de Justin à propos d'un écrit de Pilate nous pose quelques problèmes : tout d'abord, on imagine mal comment un tel document qui n'a pu être qu'officiel aurait pu parvenir entre les mains d'un particulier tel que Justin. Ensuite, on sait que l'ouvrage en question¹³ est un faux du IVE siècle dans lequel les dialogues de l'entretien entre Jésus et Pilate sont longuement développés : Pilate est peu à peu convaincu de l'innocence de Jésus et la culpabilité des Juifs en sort plus renforcée. Ce faux comporte une date fautive, l'an 21. Que Justin soit capable de témoigner en 150 d'un document du IVE siècle relève d'un tour de force. Faut-il imaginer que l'idée était dans l'air et qu'on finit par rédiger le livre ? Ou plutôt que le texte de l'Apologie a été interpolé après la rédaction des Actes en question ? Un autre document chrétien décrit un rapport de Pilate à Claude. Mais Claude régna de 41 à 54 alors que Pilate n'était plus gouverneur de Judée depuis l'an 36 et il ne peut donc s'agir de celui-là. Comme le document de Pilate cité en référence est postérieur à la date de rédaction présumée, on conclura sans crainte que le texte de Justin a été corrigé tardivement par une main bienveillante.

On sait aussi que l'épisode de la robe tirée au sort est la reprise d'un texte de l'Ancien Testament, Ps 22,19. C'est l'un des rares passages communs aux cinq¹⁴ évangiles. Jn 19,24b précise que *c'est afin que l'Écriture fût accomplie : ils se partagèrent mes vêtements et ma vêtue ; ils (la) tirèrent au sort*. On notera que pour que les soldats aient le souci d'accomplir les Écritures, il faut qu'il s'agisse des soldats du Temple ainsi que le suggèrent les évangiles de Pierre et de Jean, plutôt que des légionnaires romains.

Une fois de plus, un témoin du IIe siècle tel que Justin se révèle incapable de nous renseigner à propos de Jésus. Les évangiles aussi lui sont inconnus en tant que documents alors qu'il est censé avoir travaillé à leur harmonisation. Il omet même de les mentionner dans son *Dialogue avec Tryphon*¹⁵ et dans son *Apologie*. Il utilise à leur place l'expression *mémoire des apôtres et de leurs disciples*. Il évoque aussi les *mémoires de Pierre* sans que l'on comprenne bien s'il fait référence à l'évangile de Marc, à l'évangile apocryphe de Pierre, aux deux épîtres attribuées à Pierre ou à un autre texte. Connaît-il vraiment l'évangile de Jean ? Selon W.D. Köhler : « *la connaissance et l'utilisation de Jean n'est pas à exclure, mais elle n'est pas non plus prouvée* ». Jean est

¹³ Appelé aussi Évangile de Nicodème

¹⁴ L'évangile de Pierre aussi parle de la Passion et cite le partage des vêtements.

¹⁵ Des critiques modernes contestent l'authenticité, du moins la haute antiquité de ce dialogue.

pourtant censé être écrit depuis une bonne cinquantaine d'années. On trouve aussi des éléments étranges : Justin fait naître Jésus dans une grotte, comme dans le Protévangile de Jacques, mais ne semble pas connaître les récits de l'enfance de Matthieu et de Luc. Dans sa polémique avec Tryphon, il ne lui vient pas à l'esprit de citer l'incontournable témoignage de Flavius Josèphe qui illustrerait pourtant idéalement son propos.

Justin nous rend compte avant tout d'un Christ fils de Dieu, mais il ne sait rien de bien précis à son propos en tant que personnage historique. Il ne parle jamais de Paul et de ses épîtres tout en se montrant très paulinien dans son approche. Au final, la lecture de son œuvre¹⁶ intégrale laisse une impression désagréable par l'abondance des anachronismes qu'on y détecte à chaque pas.

Irénée de Lyon

Originaire d'Asie Mineure, Irénée (v.130-202) est considéré comme un disciple de Polycarpe qui lui aurait transmis la tradition johannique. Il s'est illustré dans sa condamnation des idéologies dualistes et gnostiques. Saint Jérôme le considérait aussi comme un disciple de Papias d'Hiéropolis. La tradition suggère qu'il aurait emporté à Lyon une collection des évangiles, écrits dans la version primitive qu'on appelle aujourd'hui le « texte occidental » et dont la recopie au Ve siècle a donné le codex de Bèze. Irénée est surtout connu pour son ouvrage intitulé *Contre les hérésies* (Adversus Haereses). Acharné à combattre les spéculations gnostiques, il défend l'autorité du texte biblique et de la Tradition de l'Église dont il est l'inventeur et qui s'oppose aux traditions secrètes et ésotériques des gnostiques. Il est le promoteur de la notion d'autorité de l'Église. On lui doit la fixation à quatre du nombre des évangiles canoniques dont il est le premier à donner la liste. C'est également lui qui attribue chaque évangile à son rédacteur :

Matthieu entreprit donc aussi d'écrire son Évangile chez les Hébreux et en leur propre langue, pendant que Pierre et Paul annonçaient l'évangile à Rome et y fondaient l'Église. D'un autre côté, après leur départ, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que son maître prêchait, et Luc, le compagnon de Paul, mit dans un livre, l'évangile que celui-ci annonçait. Ensuite Jean, le disciple du Seigneur, qui a reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile, tandis qu'il habitait à Éphèse en Asie.

¹⁶ Justin martyr — œuvres complètes — Bibliothèque Migne — 1994

Contre les hérésies, 3,1

Tatien

Originaire de Syrie et né vers 110/120, il est considéré comme un élève de Justin. Il est l'auteur d'un *Discours aux Grecs*, œuvre dont Jésus-Christ est étrangement absent et qui parle d'un Logos qui n'est pas identifié au Fils. Il est avant tout connu pour le *Diatessaron*, première tentative (infructueuse) de fusionner les quatre évangiles. Ce dernier témoignage d'un apologiste nous renseigne enfin sur l'existence de ces textes, mais aussi sur leur caractère évolutif. On n'hésitait pas à les remanier, car ils n'avaient pas encore acquis ce caractère sacré qui leur fut attribué par la suite. Selon les travaux de M.-E. Boismard¹⁷, Tatien aurait pu utiliser dans sa documentation une première tentative de rapprochement élaborée au temps de Justin. Mais il a aussi été fortement critiqué par Irénée comme fondateur de la secte des *Encratites*, hérésie¹⁸ qui condamnait le mariage, la viande et le vin, et d'une manière générale tout ce qui a trait aux sens. Il est aussi connu pour son tempérament coléreux et excessif, ainsi que pour son animosité pour tout ce qui touchait à la civilisation grecque.

La Didachè

Ce petit ouvrage dont l'auteur et la date de composition sont inconnus semble provenir des milieux judéo-chrétiens syriens (ébionite ? nazôréen ?). Un manuscrit daté de 1056 a été découvert à Constantinople en 1875. Ce texte a été cité aux IIIe et IVe siècles puis est tombé dans l'oubli. Il figure à la fin du codex Sinaïticus. Son analyse révèle une élaboration en plusieurs étapes, les parties les plus anciennes remontant aux années 50 ou 70 selon certains auteurs, mais il porte aussi la trace de remaniements, sans doute jusqu'à la fin du IIe siècle.

On y trouve un témoignage portant sur une Église chrétienne primitive se structurant autour de sa morale, avec Dieu (le Père) pour personnage central : *Hosanna au Dieu de David*. Il décrit les grands éléments de conduite d'un chrétien, dans un contexte très judaïsant, émaillé de nombreuses références judaïques telles les formules de prière ou l'évocation des prophètes. À la base se trouve la *Doctrine des deux voies*, texte d'origine juive, bien connu à Qumrân, sur laquelle se superposent des éléments chrétiens. Il comporte des

¹⁷ Marie-Émile Boismard — De Justin à Tatien — éd. Gabalda 1992

¹⁸ Il est aussi signalé parmi les hérésies listées par Épiphane, notamment pour croire aux « éons ».

renseignements sur l'organisation de l'Église, ainsi que des éléments de la liturgie : le baptême, donné *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, formule qui ne plaide pas pour une haute antiquité du passage, de même que la doxologie finale du Notre Père. L'eucharistie est décrite de manière curieuse, éloignée de l'évangile auquel elle se réfère néanmoins. Lors de la présentation de la coupe, il est dit : *nous te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David, ton serviteur. Tu nous l'as révélée par Jésus, ton serviteur. Gloire à toi dans les siècles, amen.* Une formule similaire revient à propos du pain rompu. On reste éloigné de l'eucharistie décrite dans les différents évangiles. On y remercie pour les délices de la nourriture et de la boisson, mais aussi pour la nourriture et le breuvage spirituel, *et la vie éternelle, par Jésus ton serviteur.*

Ce document semble résulter de la compilation d'éléments disparates, greffés sur un substrat essénien. On y retrouve des références pauliniennes¹⁹, baptistes, et de nombreuses pratiques de l'Église locale, avec une finale de type apocalyptique. Bien que le texte soit d'origine judéo-chrétienne (dans son utilisation certes, mais qu'en est-il de sa conception ?), Jésus n'est pas le personnage central alors qu'on serait en droit d'attendre des références à son enseignement. Sa mort et sa résurrection ne sont pas évoquées. Il n'est cité qu'à l'occasion de l'eucharistie, et comme simple « serviteur de Dieu ». De nombreux éléments de l'évangile de Matthieu sont cités, mais pas textuellement, de même des éléments de « Q ». Il est clair qu'il s'agit de traditions matthéennes plutôt que de l'évangile lui-même qui serait sous les yeux du rédacteur. À moins d'imaginer qu'une version primitive de la Didaché ait pu faire partie des sources d'un Matthieu²⁰ plus tardif, apportant par exemple le texte du *Notre Père*.

Les auteurs datent la Didaché de la fin du premier siècle, s'appuyant sur la chronologie traditionnelle. Mais certaines expressions et conceptions plaident pour une rédaction plus tardive ou au minimum pour des révisions ultérieures : le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, l'eucharistie, le calice. Enfin, il est surprenant que l'Apocalypse soit citée alors que l'évangile de Jean ne l'est pas. L'intitulé de la Didaché : « enseignement du Seigneur par les douze apôtres aux nations » suggère que ce document fut en effet très proche chronologiquement des premiers temps du christianisme, mais les douze apôtres en question ne sont pas cités. Dans l'introduction de sa présentation de l'évangile de Matthieu selon le codex de Bèze, Christian-Bernard Amphoux

¹⁹ Notamment l'inévitable référence à la nécessaire soumission des esclaves à leurs maîtres, qu'on retrouve dans les épîtres et dans la lettre du Pseudo-Barnabé.

²⁰ C'est l'avis de C.B. Amphoux, l'Évangile selon Matthieu, codex de Bèze 1996.

émet l'hypothèse qu'une version primitive de la Didachè a fait partie des sources de l'évangile de Matthieu, de même qu'un document narratif et une collection de sources de paroles. Il semble avoir beaucoup de considération pour ce texte qui constitue un recueil d'instructions fixant les bases de la vie communautaire. Le vocabulaire fournit également quelques repères sur le mode de constitution du texte : par exemple, les *nations* qui n'appartiennent pas au vocabulaire de Jésus, mais sont un concept paulinien, de même que le mot *apôtres*, plutôt rare dans les évangiles qui leur préfèrent le terme de *disciples*. Lesdits apôtres ne sont d'ailleurs même pas cités et la notion de tradition apostolique semble nettement ultérieure²¹. Autre élément de contamination paulinienne, la présence du terme *Jésus-Christ*, quasi absent des évangiles au point d'être inconnu de celui de Luc.

On s'orientera vers l'hypothèse d'une élaboration progressive d'un christianisme à partir d'une filiation juive, essénienne puis baptiste, tardivement revue par un correcteur paulinien. Les plus audacieux y verront une captation et une adaptation tardives de documents juifs anciens par le christianisme de la fin du IIe siècle. Comme dans tous les documents d'origine palestinienne du judéo-christianisme, le mot *Christ* est rare ou absent. Il n'est cité qu'une fois dans la Didachè et pour évoquer bien à propos un risque de fraude (*méfiez-vous des trafiquants du Christ*). De même, la rareté des éléments concernant Jésus et les évangiles pose problème. En dépit de son orthodoxie reconnue, la Didachè qui semble refléter une époque où Jésus n'était pas Dieu constitue pour les historiens de l'Église un témoin plus gênant que probant.

Le Pasteur d'Hermas

On ne connaît Hermas, que l'Église veut identifier au frère du pape Pie 1^{er}, que par son récit « le Pasteur » considéré parmi les écrits des Pères apostoliques. Ce texte difficile à qualifier a tout d'abord été considéré comme canonique par Irénée et Clément d'Alexandrie, mais ce point de vue n'a pas prévalu. Il a toutefois été assez reconnu et apprécié pour figurer à la suite des écrits du Nouveau Testament dans le codex Sinaiticus et même dans le catalogue stichométrique du codex Claromontanus, ce qui témoigne de l'autorité dont il bénéficiait encore aux IVe et Ve siècles. Il est relativement long et constitue un genre littéraire original, à mi-chemin entre le dialogue autobiographique et le

²¹ La *Tradition apostolique* d'Hippolyte de Rome (+236) et les différentes constitutions apostoliques sont datées des IIIe et IVe siècles.

genre apocalyptique, c'est-à-dire comme une révélation de Dieu. Ces apocalypses représentent un genre littéraire particulier qu'on retrouve aussi volontiers dans la littérature juive (*Livre d'Énoch*, *l'Assomption de Moïse*, *l'Apocalypse de Baruch*, les *Testaments des Douze Patriarches*), dans les textes de Qumrân, que dans la littérature chrétienne canonique (*Apocalypse de Jean*) ou apocryphe (*Apocalypse de Pierre*, *Apocalypse de Paul*).

Dans ce genre littéraire qui fait la part belle au merveilleux, les visions, dialogues, scènes champêtres et jeunes filles se succèdent dans un curieux mélange de sources juives et païennes. Le contexte général est celui du repentir, de la pénitence et de la difficulté pour l'homme à accéder au salut. La présence de l'Esprit saint, identifié au Fils de Dieu peut surprendre. Pour Hermas, c'est bien le Saint-Esprit qui s'est incarné²². Bien que ce texte soit indiscutablement chrétien, il ne cite ni Jésus, ni ses miracles, ni son enseignement, et certaines expressions telles que la Sainte Église sont anachroniques. À la manière juive, Dieu intervient le plus souvent par l'intermédiaire de ses anges plutôt que par son fils²³. Le thème du Pasteur est un classique tant de l'ancien que du Nouveau Testament. Et pourtant, le Pasteur n'est pas Jésus, mais un ange de la pénitence. Et les mots *Christ*, *Jésus-Christ*, *résurrection* ou *ressuscité* sont absents de ce texte considéré comme chrétien, ce qui peut quand même paraître étrange au milieu du IIe siècle. Hermas se soucie bien plus de savoir si les efféminés et les égarés seront torturés un temps égal à celui de leur volupté, et estime même qu'ils devraient l'être sept fois plus. Il s'ensuit de la part de Dieu une explication mathématique relativiste intéressante, une heure de torture valant trente jours, si l'on passe un jour dans la volupté et l'erreur, on est puni un jour qui vaut une année entière²⁴. Et donc, autant de jours de volupté, autant d'années de tortures. Faites vos comptes.

Le Canon de Muratori mentionne cet écrit, mais nous disposons de traductions divergentes — traduction P. Vallin 1990 :

²² Le commentateur s'étonne que cette christologie balbutiante n'ait pas été critiquée par les pères de l'Église. Mais que la raison est simple : d'une part les grands conciles christologiques qui ont stabilisé la relation entre les trois personnages de la Trinité n'ont pas encore eu lieu, d'autre part Hermas s'exprime en moraliste, pas en théologien. Il suffisait d'y penser.

²³ D'une manière générale, le mot ange est plus fréquent dans le Nouveau Testament que dans l'ancien (189/118). Employé au pluriel, c'est encore plus net (8/81).

²⁴ Le lecteur attentif aura noté une erreur arithmétique. Mais elle n'est qu'apparente, car pour Hermas, les jours ont 12 heures.

Le Pasteur maintenant ; bien plus récemment, en nos temps, Hermas l'écrivit à Rome, alors que siégeait dans la chaire de l'Église de la ville de Rome son frère, l'évêque Pius. C'est pourquoi il convient sans doute de le lire, mais il ne peut être rendu public au peuple dans l'Église, ni entre les prophètes, ni entre les apôtres à la fin des temps.

Une autre traduction, celle de Lagrange en 1933 cite un autre texte sur lequel porte l'interdiction (cf. infra – canon de Muratori). L'analyse du texte révèle un texte composite élaboré en plusieurs étapes à partir de sources diverses. Certaines des préoccupations exprimées dans l'ouvrage plaident pour une haute antiquité ainsi la distinction établie entre les gentils et les chrétiens. Des formules stoïciennes ont été également incorporées : « *sois homme, Hermas* ».

À supposer qu'Hermas soit bien le frère de Pie 1^{er} (140-154) et en conséquence contemporain de l'affaire Marcion, ce texte présenterait l'intérêt d'être l'un des rares documents à pouvoir être daté.

À Diognète

Ce petit traité de christianisme en forme d'épître est adressé aux païens sans doute vers la fin du II^e siècle en milieu alexandrin. Il fait une large part à la description du comportement admirable des chrétiens persécutés malgré leur vertu, mais ne nous indique rien de bien précis quant aux fondateurs du mouvement. Il n'est question que du Verbe, manifesté au monde et méprisé par son peuple. Le langage est ésotérique et élitiste à la manière des gnostiques :

XI, 6. Et voici que la crainte de la Loi est chantée, la grâce des Prophètes reconnue, la foi dans les Évangiles affirmée, la tradition des Apôtres conservée et que la grâce de l'Église bondit d'allégresse. 7. Cette grâce, ne la contriste pas, et tu connaîtras les secrets que le Verbe révèle par qui il veut, quand il lui plaît.

Il faut véritablement être initié pour comprendre les messages cachés. Mais on ne retrouve rien de très concret, pas même les mots Jésus et Christ. Décidément, notre Jésus historique semble tout aussi inconnu des chrétiens du deuxième siècle que des historiens du premier.

Tertullien

Avec cet auteur chrétien considérable qui vécut de 155 à 222 environ, nous arrivons au terme du deuxième siècle, à une époque où l'histoire atteste depuis une vingtaine d'années de l'existence des quatre évangiles. Pourtant la lecture édifiante de l'*Apologétique*, ouvrage écrit en 197, nous en ferait douter. Malgré

le titre et le sujet, il est remarquable que sur une centaine de pages, une seule soit consacrée à Jésus. Pilate y est décrit comme « déjà chrétien dans le cœur » (XXI-24) et le Christ semble être la victime d'un regrettable malentendu :

De son abaissement, ils avaient donc conclu que ce n'était qu'un homme ; et naturellement, à cause de sa puissance, ils le prirent pour un magicien. XXI—17.

Mais le nom de Jésus n'est même pas évoqué, car il n'est question que du Christ, et à aucun moment Tertullien ne mentionne les évangiles, alors même qu'il cite longuement les Écritures :

XXI. Mais comme nous venons de proclamer que notre religion est fondée sur les monuments écrits des Juifs, qui sont si anciens, alors qu'on sait généralement (et nous en convenons nous-mêmes) qu'elle est elle-même assez récente, puisqu'elle date de l'époque de Tibère, peut-être voudra-t-on discuter, pour ce motif sa nature...

L'empereur Marc Aurèle est cité comme un défenseur des chrétiens :

V—5 Mais parmi tant de princes qui suivirent jusqu'à nos jours, de tous ceux qui s'entendaient aux choses divines et humaines, citez un seul qui ait fait la guerre aux chrétiens ! 6. Nous, au contraire, nous pouvons citer parmi eux un protecteur des chrétiens si l'on veut bien rechercher la lettre de Marc Aurèle, ce très sage empereur, où il atteste que la soif cruelle qui désolait l'armée de Germanie fut apaisée par une pluie accordée aux prières de soldats par hasard chrétiens.

Tertullien ne semble pas avoir connaissance de l'effroyable persécution des chrétiens de Lyon (Pothin, Sanctus, Maturus, Blandine) intervenue seulement une vingtaine d'années auparavant, sous le même Marc Aurèle, et dont Irénée a été témoin, ni du martyr de Justin et de ses six compagnons en 165, ni de celui de Polycarpe, brûlé vif en 167. En revanche, il relate l'éclipse qui se produisit à la mort de Jésus :

XXI—19 Et cependant, attaché à la croix, il a fait beaucoup de prodiges propres à cette mort. (...) au même instant, le jour fut privé de soleil, au moment où il marquait le milieu de son orbe. On crut certainement que c'était une éclipse, et ceux qui ne savaient pas que ce prodige avait aussi été prédit pour la mort du Christ, n'en comprenant pas la raison, la nièrent et pourtant vous trouvez consigné dans vos archives cet accident mondial.

D'où notre regret de ne pas disposer des dites archives. D'autant que la date de la Pâque intervient le 14^e jour après la nouvelle lune, ce qui veut dire

qu'astronomiquement parlant, une éclipse de Soleil²⁵ est impossible... à moins sans doute qu'un tel prodige n'ait été prédit, même si Tertullien ne nous dit pas par qui.

Son interprétation de la conception et de la naissance originale du Christ mérite toute notre attention :

XXI—14 Donc ce rayon de Dieu (Dei radius), comme il avait été toujours prédit auparavant, descend dans une Vierge (in virginem) et, s'étant incarné dans son sein, il naît homme mêlé à Dieu. La chair unie à l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et voilà le Christ. Acceptez pour le moment cette « fable », elle est semblable aux vôtres (recipite interim hanc fabulam similis est uestris).

Et il va ultérieurement en prouver la réalité. Il va sans dire que la lecture de l'Apologétique, qui constitue un des monuments de la jeune histoire chrétienne, peut laisser perplexe l'historien attaché à examiner les sources. Nous sommes en 197, Tertullien est une haute autorité ecclésiastique et ce que nous y trouvons (ou que nous n'y trouvons pas, car cela a tout autant d'importance) cadre mal avec la version habituelle des deux premiers siècles du christianisme. Tertullien s'étend longuement sur Moïse et les prophètes, mais au moment où l'on attendrait qu'il ajoute qu'en regard des textes juifs, les chrétiens disposent de leurs propres textes, il n'en souffle mot. Pourtant, on est certain qu'au moins les lettres de Paul sont connues depuis une soixantaine d'années (transmises par Marcion) et réputées écrites depuis un siècle et demi. Non seulement Tertullien ne nous apprend rien sur Jésus, mais il ne nous dit que peu de choses sur le contenu de la religion chrétienne. Son propos concerne essentiellement les martyrs. C'est à cette occasion qu'il cite Pline le Jeune (cf. chapitre 1).

Indice supplémentaire des multiples aspects que peut prendre le christianisme à cette époque, il faut mentionner l'itinéraire de Tertullien qui dévie quelques années plus tard. Ses écrits reflètent de plus en plus son attrait pour le prophétisme, l'attente de la Jérusalem céleste et son penchant pour le montanisme, le stoïcisme et l'ascèse. Ce Père de la théologie chrétienne va même un moment être rangé au nombre des auteurs apocryphes interdits de lecture par le décret du pape Gélase au VI^e siècle. Ce qui tendrait à prouver que la thèse d'un Jésus mythique n'est pas le résultat d'élucubrations de libres penseurs et autres mythologues modernes, mais qu'il a bien représenté une tendance fondamentale du christianisme primitif. Le Christ semble donc plus

²⁵ Une éclipse de Lune à la limite.

ancien que Jésus, ce dont on se doute si l'on admet le discours selon lequel les écrits de Paul ont précédé les récits évangéliques, ainsi que l'affirme l'Église.

Une fois de plus, étonnons-nous de constater à quel point les différents personnages importants de l'Église primitive évitent de nous parler de ce qui paraît constituer les points essentiels de l'existence terrestre de Jésus : sa naissance, sa vie et sa mort, son activité, sa prédication, ses discours, en fait sa réalité historique, de même que l'action de ses continuateurs ou les livres fondateurs de la religion. Même si dans ses ouvrages ultérieurs, Tertullien finit par citer les évangiles, les silences de l'Apologétique apportent de la consistance à la thèse de la construction tardive des sources du christianisme.

Le Canon de Muratori

Ce document revêt une grande importance, car il constitue la première liste connue des textes canoniques. On y retrouve la mention des quatre évangiles avec leurs auteurs respectifs, dans l'ordre traditionnel, ce qui constitue un anachronisme. Selon J.D. Dubois²⁶

Cette liste des textes canoniques du Nouveau Testament porte le nom de son inventeur ; elle fut dénichée au XVIII^e siècle dans un manuscrit latin (du VIII^e ?) de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, et publié en 1740 [...] C'est dire que ce texte a circulé et a été transmis au moins pendant plusieurs siècles. Écrit avec de nombreuses fautes d'orthographe, le texte recopié par le scribe n'a pas été toujours compris et remonte sans doute à un original grec.

La discussion porte essentiellement sur la date de constitution originale de cette liste. Deux indices suggèrent une date ancienne : une référence au Pasteur d'Herma (traduction Lagrange 1933) :

Mais quant au Pasteur, Herma l'a écrit récemment de notre temps dans la ville de Rome, pendant que l'évêque Pie, son frère, était assis sur la chaire de la Ville de Rome. Et la Sagesse de Salomon (a été) écrite par Philon en l'honneur de ladite Sagesse. Et par conséquent il faut bien [la] lire, mais on ne peut la présenter officiellement dans l'Église au peuple, ni parmi les prophètes dont le nombre est complet, ni parmi les Apôtres dans la fin des temps.

Selon l'histoire de l'Église, le pontificat de Pie 1^{er} date des années 142-155. C'est lui qui exclut Marcion de l'Église. L'autre indice est le renvoi à la liste close des prophètes et des apôtres qui sous-entend que la crise montaniste a déjà

²⁶ Supplément au Cahier Évangile 77 p. 80 à 83

eu lieu, et plaide pour une élaboration à la fin du deuxième siècle au plus tôt. Le début du texte est mutilé et devait comporter une notice sur les évangiles de Matthieu et de Marc, puisque le paragraphe concernant Marc (qui devait donc être présent sur la partie manquante du manuscrit) se termine ainsi :

Marc s'est conformé aux prédictions de Pierre, à celles du moins auxquelles il fut présent, et a rédigé d'après cela.

D'après Lagrange, cette mention est reconstituée et ainsi Matthieu serait le premier cité. La discussion porte sur quelques différences de traductions qui renvoient à l'original non disponible. On pourra également discuter du caractère « récent » de la rédaction du Pasteur. Les auteurs évoquent la fin du IIe siècle ou le début du IIIe. Nous retrouvons également le problème de la sincérité des sources et des traductions, surtout si la version la plus ancienne est latine et date du VIIIe siècle. Quant au « pontificat » de Pie 1^{er}, il est bien hasardeux d'utiliser un tel terme dès cette époque, la primauté de l'évêque de Rome et la notion de pape étant bien plus tardives, sans parler du terme lui-même.

Il n'en demeure pas moins que la question de la stabilisation du « canon » s'est nécessairement posée un jour en réponse au gnosticisme et ses nombreux écrits et enseignements. C'est avec Athanase (v.296-373), Père de l'Église, que l'on trouve pour la première fois une table complète de tous les écrits du Nouveau Testament qui furent ensuite reconnus comme saintes Écritures aux conciles d'Hippone (393) et de Carthage (397 et 419) par l'Église occidentale. Jusqu'au concile de Trente en 1546, jamais quiconque n'a déterminé ou désigné dans un concile quels livres étaient à inclure ou non dans le canon. Dans ces conciles, le canon était uniquement reconnu et confirmé.

Il ne faudrait pas imaginer que l'absence de témoignages se limite aux deux premiers siècles. Un auteur tel qu'Eusèbe de Césarée, prononçant ses louanges à Constantin le 25 juillet 336, nous présente dans un discours « réservé aux initiés » un christianisme bien surprenant, entièrement centré autour du *logos monogène*, et dans lequel le Palestinien Jésus ne semble pas avoir sa place. Pas la moindre mention du plus petit fait, de la crucifixion, de la résurrection, des apôtres ou des évangiles. À une époque où ces derniers sont réputés écrits depuis près de trois siècles, une telle conception du Christ peut paraître étrange. Il ignore même le témoignage de Tacite à propos de la persécution des chrétiens sous Néron. Il reprend essentiellement les opinions de son maître, l'alexandrin Origène qui est un des docteurs de l'Église. Pourtant Eusèbe est le célèbre auteur de *l'histoire ecclésiastique* et un des promoteurs de l'orthodoxie dans la querelle d'Arius au concile de Nicée. À qui donc se fier ?

Origène

Successeur de Clément d'Alexandrie, Origène (v.185-v.253) est considéré comme le premier exégète chrétien et a commenté tous les livres de l'ancien et du Nouveau Testament. Selon Eusèbe de Césarée qui fut son disciple, c'est Origène qui a fixé l'ordre de rédaction des évangiles :

Comme je l'ai appris par la tradition à propos des quatre Évangiles — les seuls aussi à être incontestés dans l'Église de Dieu qui est sous le ciel —, d'abord a été écrit celui selon Matthieu, qui fut un moment publicain avant d'être apôtre de Jésus-Christ : il a été édité pour les croyants d'origine judaïque, et composé en langue hébraïque. Le second est celui selon Marc, qui l'a rédigé selon les indications de Pierre ; d'ailleurs, dans son épître catholique, Pierre appelle Marc son fils, quand il dit : L'Église élue qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc mon fils. Le troisième est l'Évangile selon Luc, celui qui a été loué par Paul et composé pour les croyants d'origine païenne. Après tous, l'Évangile selon Jean.

Origène bouillonne d'idées. Il soutient que Jésus n'est fils de Dieu que par adoption, ainsi qu'il résulte de la lecture de Matthieu et de Marc. Il ne semble donc pas croire à la réalité et à l'historicité de la filiation divine, ni au Verbe éternel de Jean. Son traité sur les principes se rapproche des conceptions gnostiques, ce qui peut paraître étrange à l'époque où il écrit. Les thèses hétérodoxes d'Origène se sont développées dans un monde chrétien préconstantinien qui ne connaissait pas encore les grandes polémiques, les conciles, leurs canons et leurs anathèmes.

Par la suite, les premiers conciles ayant contredit nombre de ses thèses, une partie de l'œuvre gigantesque d'Origène a été détruite dès l'époque de Justinien. Les mésaventures d'Origène ouvrent un champ d'investigation passionnant : l'approfondissement de la doctrine chrétienne est un chantier permanent et jamais achevé. La précision du dogme est toujours en cours à notre époque moderne, mais elle a été très disputée dans les premiers temps. Ainsi qu'on va le voir dans un prochain chapitre, des siècles ont été nécessaires pour préciser les contours de la christologie. Les débats se sont accompagnés de schismes dès les premiers temps, mais aussi en 1054 avec la grande séparation des catholiques romains des orthodoxes, puis à nouveau, au XVI^e siècle, la séparation des courants issus de la Réforme. Le mouvement s'est poursuivi jusqu'à éparpiller le christianisme en dizaines de familles. Autrement dit, on aurait bien du mal à identifier un personnage qui aurait été véritablement orthodoxe, ayant deviné plusieurs siècles à l'avance si le Fils est consubstantiel du Père, si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ou du Père seulement, si le Fils a une ou deux natures,

une ou deux volontés, etc. À ce tarif, il n'est pas très difficile de retrouver dans les conceptions des docteurs les plus éminents, voire des saints, quelques conceptions qui leur auraient valu l'anathème quelques dizaines d'années auparavant.

En conclusion de ce chapitre, on ne peut que constater la faible connaissance que les auteurs et écrits du IIe siècle avaient de Jésus, et même le peu d'intérêt et de curiosité qu'ils manifestaient à son égard. L'explication la plus rationnelle est sans doute que le christianisme officiel est rapidement devenu paulinien, c'est-à-dire qu'il s'est vite focalisé sur le concept d'un Christ rédempteur, venu sauver l'ensemble de l'humanité du mal et du péché, et laissant de côté les considérations sur la vie de Jésus, héros plus que fondateur de la religion qui se revendique de lui.

Il nous faut constater que même au IIe siècle, les premiers textes et donc les premiers Pères de l'Église²⁷ et autres continuateurs ignorent toujours le Jésus historique et les apôtres qui sont pourtant leurs prédécesseurs directs, ainsi que les évangiles qui auraient dû constituer leur documentation de base. C'est au plus tôt au cours des années 160 à 180 que la plupart de ces documents que nous connaissons prennent corps. Quant aux écrivains postérieurs, ils semblent s'attacher essentiellement à des aspects moraux, théologiques et christologiques, bien éloignés de la personne et du message du Jésus historique, décidément introuvable.

²⁷ Étienne Nodet et Justin Taylor admettent que les premiers pères de l'Église et les premiers écrits ne connaissent pas Jésus et ne connaissent pas non plus de textes normatifs. *Essai sur les origines du christianisme* — Éd. Cerf 2002.
